



CAMPUS

Etudiants : la grande disparité des cours à distance

Du simple fichier PDF à des interactions en ligne de qualité, les réalités pédagogiques sont très contrastées

Cinq objets non identifiés viennent de s'échouer sur Terre. Sont-ils envoyés par une vie extraterrestre ? Dans quel but ? Ce jour-là, 25 étudiants en deuxième année de licence de physique à l'université Paris-Saclay doivent entrer en contact avec les habitants du globe qui les ont retrouvés et décrypter leur message. Pour cela, il faut leur apprendre, à distance, à construire un microscope avec un smartphone, ou à mesurer la résonance acoustique avec du papier toilette.

Pour cause de pandémie, le cours se déroule en ligne et les « habitants » et experts, incarnés par leurs deux professeurs, sont contactés par visio. La fiction vient créer « une respiration dans leur vie d'étudiant à distance », explique l'enseignant Julien Bobroff. « Un travail en groupe participatif un peu décalé, qui les sort de la solitude, tout en conservant les mêmes enjeux pédagogiques et scientifiques », complète le physicien.

Interactivité, aspect ludique, créativité... Tous les étudiants sont loin d'avoir ce genre de cours. Passé la stupeur initiale du premier confinement, l'organisation des cours en ligne est restée très disparate selon les établissements, les filières et les enseignants – une grande hétérogénéité qui souligne des inégalités structurelles au sein de l'enseignement supérieur. Si certains jeunes se félicitent d'être bien accompagnés, d'autres racontent se noyer dans des heures de monologues froids apposés sur des diaporamas. Une partie s'estime même « abandonnée ».

« Certains enseignants ne donnent même pas de cours en visio.

Ils nous envoient juste des PDF. Je peux avoir la même chose en fouinant sur Wikipédia », note ainsi un étudiant de 20 ans en licence d'histoire à Lyon-III, qui constate que la « fracture numérique » touche « aussi » les professeurs. Natacha, en troisième année de licence science politique-droit à Lyon-III, ne reçoit des audios enregistrés que dans certaines matières, et

dans une autre uniquement des PDF « de 90 pages ». « C'est si long à éplucher seule, sans pouvoir poser de questions en direct », déplore-t-elle. A cela s'ajoutent des aberrations d'emploi du temps. « Le mardi, j'ai neuf heures de cours en visio, sans pause. Je finis rapidement par décrocher. »

François Germinet, président de CY Cergy Paris Université et de la commission formation de la Conférence des présidents d'université (CPU), soutient que, depuis le printemps, « une vraie dynamique d'ensemble s'est mise en place ». Mais il ne cache pas que de nombreux facteurs conduisent à des réalités pédagogiques contrastées : « La maîtrise individuelle des

enseignants – certains étaient déjà plus agiles que d'autres sur le numérique –, le type de discipline enseignée, la taille des promotions... »

Toutefois, en matière de transformation pédagogique et technologique, c'est surtout sur la question des moyens que le bât blesse. Le ministère de l'enseignement supérieur a débloqué des fonds pour permettre aux universités de s'équiper : 21 millions d'euros dans le cadre d'un appel à projets pour l'hybridation des formations organisées à l'été 2020, plus 35 millions

du plan de relance de septembre.

Université sous-dotée

Reflets de politiques d'établissements et de décisions budgétaires, les investissements pour soutenir l'organisation des cours à distance se révèlent très disparates selon les universités. D'après l'agence spécialisée AEF, l'université de Versailles-Saint-Quentin a investi 750 000 euros dans la numérisation de ses cours, pour 19 000 étudiants, soit 40 euros par étudiant, tandis qu'à Rouen c'est 22 par élève, et 21 à l'université de Franche-Comté. L'écart est encore plus grand avec les grandes écoles : Rennes SB déclare avoir investi 104 euros par étudiant, le pôle universitaire Léonard-de-Vinci 133 et l'Essec culmine à 322. « La crise met cruellement en évidence la sous-dotation majeure de l'université »,

note Mathias Millet, sociologue à l'université de Tours, coauteur de *L'Université pour quoi faire ?* (PUF, 120 p., 9,50 euros). Former un étudiant en classe prépa coûte 15 000 euros par an à l'Etat, contre 8 000 euros pour un jeune à l'université. « Quant aux écoles privées, avec un budget et un taux d'encadrement incomparables, elles accueillent les élèves les plus favorisés socialement, et les mieux disposés à suivre les cours en ligne. »

Une enquête de l'Observatoire de la vie étudiante indique que 48 % des élèves en école de commerce et 44 % en école d'ingénieurs ont été « satisfaits » de la continuité pédagogique pendant le premier confinement, contre 36 % pour ceux inscrits à l'université. « En école, on est en petit nombre, les professeurs nous connais-





sent tous. Ils prennent le temps de parler avec chacun de nous», témoigne Audrey, en master de marketing digital à Digital Campus. «Tout a été mis à disposition pour un bon accompagnement en ligne, raconte aussi Axel Podembski, en deuxième année à l'Essec. On ne perd jamais de temps avec les bugs, l'assistance aux enseignants se fait en un coup de téléphone.»

Dans les facs, les ingénieurs pédagogiques ne sont pas toujours disponibles. «Leur nombre, très disparate, dépend des investissements de chaque université sur ce

front sur les dix dernières années», indique François Germinet. Face aux changements d'organisation qui se succèdent, la différence se fait aussi au niveau de l'administratif. «Dans mon département, à l'université de Tours, on n'a que deux secrétaires pour 1000 étudiants, qui ont déjà refait cinq fois les emplois du temps, regrette le chercheur Mathias Millet. Alors on est au four et au moulin.»

Au-delà des moyens, certains s'investissent davantage dans la pédagogie numérique. Le physicien Julien Bobroff diffuse des tutos de solutions pédagogiques «peu chronophages». Casser la léthargie du cours magistral avec des astuces «brise-glace», tirer parti de logiciels venus du monde du jeu vidéo pour dynamiser la visio... Avec ce constat, pourtant : «On bénéficie d'une grande liberté à l'université mais il n'y a aucun modèle ascendant qui permette de propulser de nouvelles pratiques.»

«L'organisation est très fine»

Toutefois Julien Bobroff ne se fait pas «prédicateur pronumérique» – «rien ne remplace le présentiel» – et il sait que les enseignants n'ont pas tous la même culture digitale. «Pour autant, cela ne doit pas être une excuse pour ne rien faire : rejeter le numérique en se disant qu'on attendra le retour en présentiel, ce n'est pas pardonna- ble car nos étudiants sont en vraie

détresse», estime-t-il.

Quant au retour en cours «un jour par semaine», annoncé par Emmanuel Macron, là encore les étudiants ne sont pas tous logés à la même enseigne. La mesure, destinée à lâcher du lest sans dépasser 20 % des capacités des campus, a généré un vrai casse-tête dans les facultés. «L'organisation est très fine car il ne faut pas qu'un étudiant se retrouve avec un cours à la fac à 8h30 et un à distance à 10h30. On trouve aujourd'hui un mélange de diverses composantes et options dans une même filière», explique François Germinet.

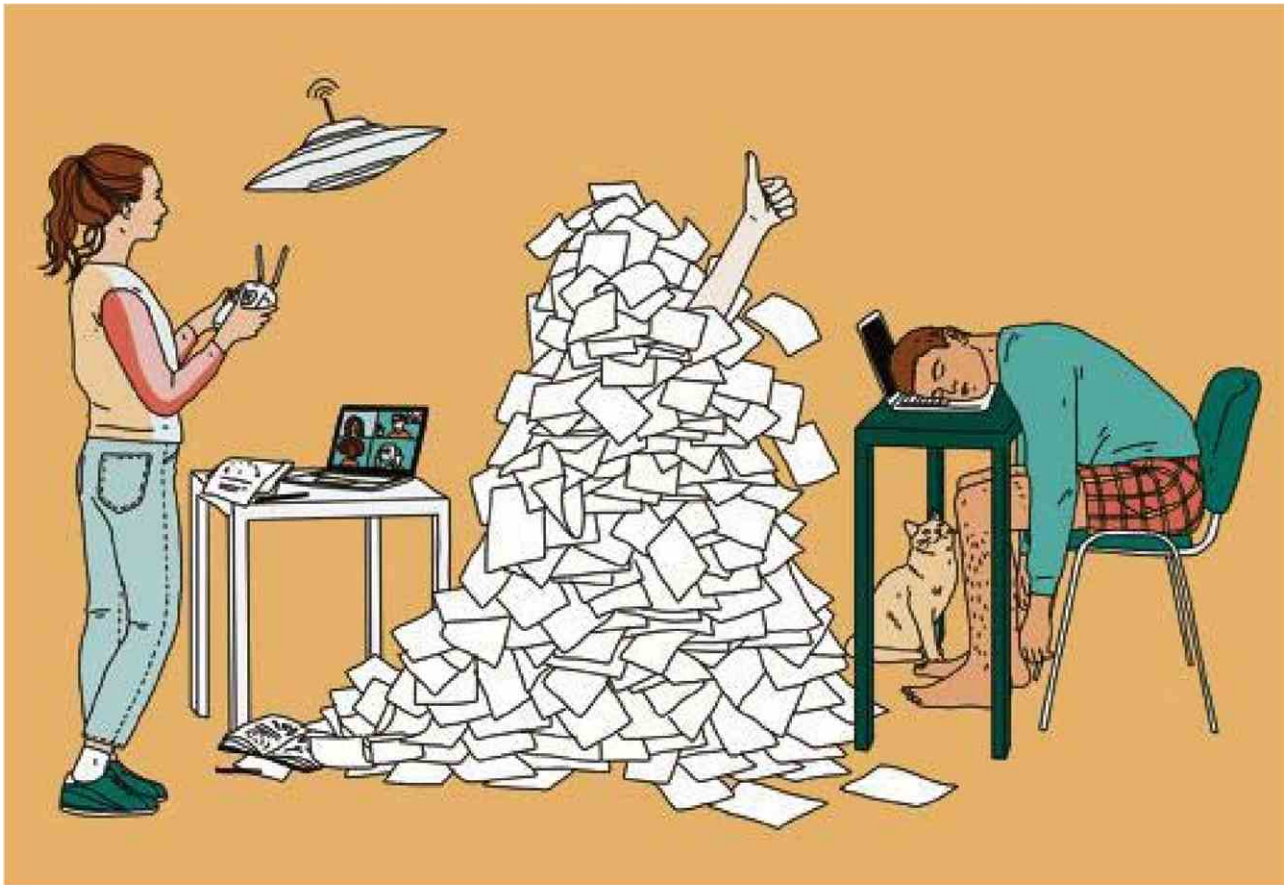
Orane, en DUT information-communication à Caen, n'ayant plus les moyens de payer son loyer, est rentrée chez ses parents à Nantes. «Maintenant, on nous propose de revenir une fois toutes les deux semaines pour quatre TP, mais avec les quatre heures de route, ce n'est pas jouable», explique la jeune femme de 20 ans. Elle fait partie des 40 % d'étudiants qui, selon la ministre Frédérique Vidal, restent en distanciel. Axel, de l'Essec, peut retourner à l'école «une semaine sur deux». «A distance, ça se passe bien aussi. De grands écrans ont été installés dans chaque salle. L'enseignant a toute la mosaïque d'élèves sur Zoom en même temps que ceux en présentiel.» ■

ALICE RAYBAUD

«Rejeter le numérique, ce n'est pas pardonna- ble car nos étudiants sont en vraie détresse»

JULIEN BOBROFF
 enseignant de physique
 à l'université Paris-Saclay





ANNA WANDA GOGUSEY

